

Culture



Denise HELLY, *Les Chinois à Montréal 1877-1951*, Québec, 1987, Institut québécois de recherche sur la culture, 315 pages

Pierre Beaucage

Volume 8, numéro 1, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078811ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078811ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaucage, P. (1988). Compte rendu de [Denise HELLY, *Les Chinois à Montréal 1877-1951*, Québec, 1987, Institut québécois de recherche sur la culture, 315 pages]. *Culture*, 8(1), 109–111. <https://doi.org/10.7202/1078811ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

relationships might account for Herdt's profound insights into Sambia psychology, though he should have continued by taking a Sambia wife.

In any case, *Guardians of the Flutes* is an excellent book and constitutes a major contribution to psychological anthropology and to cultural anthropology.

Denise HELLY, *Les Chinois à Montréal 1877-1951*, Québec, 1987, Institut québécois de recherche sur la culture, 315 pages.

Par Pierre Beaucauge
Université de Montréal

Quelque part dans la conscience collective des Québécois, un espace distinct est réservé aux "Chinois". Espace limité, certes, si on compare à celui qu'occupent "les Anglais" ou même "les Juifs", mais tout aussi peuplé de stéréotypes contradictoires. D'un côté, le "pauvre Chinois": depuis le "Chinois de Chine" accablé par la misère et les catastrophes naturelles (la dernière en liste étant le communisme) jusqu'au buandier de naguère, qui ne semblait jamais sortir de son échoppe étouffante et encombrée. De l'autre côté, Fu-man-chu, le Chinois rusé et impénétrable, enrichi de trafics louches et refusant de s'intégrer à l'ensemble nord-américain.

Le livre de Denise Helly permet d'aborder la réalité qui se cache derrière ces stéréotypes en même temps qu'il nous aide à saisir la genèse de ces derniers. Dans une première partie, elle esquisse une ethnohistoire de cette communauté, ethnohistoire qui se fonde à la fois avec celle de la société québécoise mais aussi avec celle des autres collectivités chinoises d'Amérique du Nord.

Car les Chinois de Montréal n'y sont généralement pas venus directement mais sont passés le plus souvent par les chinatowns de la Côte du Pacifique, canadienne ou américaine. L'auteure dégage un fil conducteur dans ces migrations, comme d'ailleurs dans toute l'histoire de la communauté: la poursuite de l'autonomie économique. Une fois leurs contrats terminés avec les grandes entreprises qui les ont amenés, ceux qui restent, fuyant autant que possible le salariat, recherchent des créneaux qui pourraient leur permettre de s'insérer comme travailleurs indépendants dans la société nord-américaine. Ce sera d'abord la blanchisserie (en réponse à la demande, dans des villes pionnières de l'ouest, à population largement masculine) puis la restauration et le commerce.

Pour ces paysans et artisans pauvres qui quittent la Chine méridionale à la fin du XIX^e siècle, l'Amérique n'est pas cette "terre de liberté" où l'on cherche asile (comme elle l'est pour beaucoup d'Européens). C'est un continent hostile où l'on se rend pour accumuler quelque richesse afin de revenir s'établir au pays. Cette idéologie du retour marquera l'ensemble des manifestations sociales et culturelles du groupe jusqu'au milieu du 20^e siècle. Ce n'est qu'après le triomphe communiste de 1949 que l'établissement hors de Chine apparaîtra comme définitif à l'immense majorité des membres de la diaspora. (D'où la signification de la date - 1951 - retenue par l'auteure comme terme de son étude.)

Dans la dialectique complexe des rapports qui s'établissent entre une communauté ethnique et la société où elle s'insère, il est généralement malaisé de distinguer les facteurs internes à la communauté (coutumes, répartition entre les classes, image de soi) et ceux qui tiennent à la société dite "d'accueil". Plutôt que de s'en tenir à la simple ethnographie historique l'auteure nous propose sur ce plan d'intéressantes hypothèses. Le Québec a constitué pour la communauté chinoise (comme pour les autres minorités ethniques) un cadre d'insertion tout à fait particulier. Bon gré mal gré, elles ont dû participer à cette "logique de la dualité" qui s'est donnée comme principe organisateur et régulateur de la société et qui cadrait de plus en plus mal avec son pluralisme croissant. L'immigration — fruit d'une politique fédérale explicite — engendrait en effet dans la région de Montréal une situation qui fera peu à peu craquer le binôme originel francophone-catholique / anglophone-protestant.

Pour comprendre la dynamique qui caractérisera la communauté chinoise, l'auteure identifie deux facteurs: la flexibilité relative de la politique canadienne d'immigration après 1967 (même si la forte taxe d'entrée que doivent payer les Chinois montre justement les limites de cette "flexibilité") et le retrait de l'Etat libéral du domaine de l'assistance sociale. Cette dernière sera largement prise en main, tout comme l'éducation d'ailleurs, par des groupes privés, surtout religieux.

Au Québec, ce sont donc les Eglises, catholique et protestantes, qui se partageront la responsabilité de l'accueil aux immigrants, en fonction de leurs ressources et de leurs stratégies respectives. Dans le cas des Chinois, l'Eglise catholique s'attirera au début les plus démunis en leur venant en aide matériellement et culturellement (cours aux adultes...). La "paroisse chinoise" sera érigée selon un

principe non plus territorial, comme pour les francophones, mais ethnique, comme pour les Irlandais et les Italiens. Malgré l' "unité de la foi", la hiérarchie cherchait à maintenir la collectivité francophone isolée des autres groupes catholiques: l'indissociabilité de la foi et de la langue rendant l'autre, même catholique, potentiellement dangereux. Par ailleurs, sa politique de "refus global" par rapport aux traditions chinoises (confucianisme, culte des ancêtres, cycle des fêtes) lui aliénera la fraction la plus aisée de la communauté, celle des restaurateurs et des commerçants, dont l'importance au sein du groupe s'accroît notablement à partir des années trente.

Les Chinois plus nantis trouveront dans les Eglises protestantes (surtout l'Eglise Unie et les Presbytériens) une attitude beaucoup plus tolérante et compatible avec leur nationalisme. Le clergé, lui-même chinois, accepte volontiers la persistance des rites et croyances confucéennes - qu'il partage d'ailleurs, à la grande surprise de témoins étrangers. D'où une articulation croissante de la communauté au secteur anglo-protestant.

L'auteure précise bien qu'il s'agit d'une articulation, et non d'une assimilation: si la société anglo-protestante permet et même recherche activement la participation de minorités ethniques à certaines de ses institutions (renforçant ainsi sa position par rapport à sa rivale) elle ne croit pas possible leur intégration. Par ailleurs, sauf de louables exceptions, les groupes religieux dominants appuient tacitement la politique discriminatoire qui interdit la réunification des familles chinoises et condamne de ce fait les immigrants au célibat ou à vivre pendant des décennies éloignés des leurs.

L'ethnohistoire de la communauté chinoise de Montréal révèle tout le poids des déterminismes globaux, économiques, politiques et religieux. Cependant, bien que dans un premier temps, le groupe tente essentiellement de s'adapter aux contraintes externes, on voit progressivement s'affirmer la prépondérance des facteurs socio-culturels internes: la famille, les solidarités claniques et villageoises, les "sociétés secrètes" survivent en se re-fonctionnalisant et jouent un rôle-clef au sein de la collectivité au XX^e siècle.

En ce qui touche à la famille, elle tarde à émerger comme structure de base, puisque la communauté demeure longtemps formée d'hommes célibataires: ceux qui réussissaient à accumuler un pécule rentraient en Chine fonder une famille, une minorité

(surtout des catholiques) s'engageaient dans des mariages mixtes, tandis que seuls les plus nantis des commerçants et des restaurateurs pouvaient faire venir une épouse de Chine. La famille chinoise de Montréal fut donc très longtemps une famille aisée, qui pouvait se permettre de reproduire ici une vie familiale traditionnelle, inculquant aux enfants les valeurs confucéennes et soustrayant le plus possible les filles aux influences extérieures.

Les solidarités claniques et villageoises seront très vivaces parmi les premiers immigrants, qui proviennent presque tous des deux mêmes comtés du Guangdong. Elles se manifesteront dans le domaine commercial: le futur entrepreneur, incapable d'amasser tout seul le capital requis, s'associait à d'autres membres de son clan et/ou de sa commune d'origine. Progressivement, cependant, les plus fortunés initient leurs propres lignées, se dégageant du même coup des obligations nombreuses inhérentes à la vie de clan. Certes, quelques "clubs" ou tong seront formés, qui visent à regrouper les membres des clans les plus nombreux (telle cette "Société pour la tranquillité et le bonheur des Lee") mais ils ne connaîtront pas l'expansion ni le pouvoir de leurs équivalents américains. L'auteure attribue cette différence au faible développement économique de la petite communauté de Montréal où aucun monopole ne fut jamais formé dans les quelques créneaux occupés par les immigrants chinois.

A partir du début du siècle, le factionnalisme se déplace du niveau de la parenté vers celui de la politique: non pas la politique canadienne (qui les intéresse assez peu, sauf les lois régissant l'immigration et le commerce) mais bien la politique chinoise. Pendant plus de quarante ans, se succéderont alliances et affrontements entre les associations des "monarchistes-réformistes" qui appuient le dirigeant chinois Kang You-wei et les "républicains", qui appuient Sun Yat-sen. Les années vingt et trente voient se multiplier assemblées publiques et manifestations, débouchant même sur un affrontement violent, ce qui montre bien à quel point la communauté de Montréal se sent directement impliquée dans l'histoire tourmentée que connaît la Chine de l'époque.

En mettant à profit de multiples fonds d'archives (y compris une riche documentation photographique) Mme Helly comble une lacune importante dans notre connaissance d'une communauté ethnique ancienne et solidement im-

plantée au Québec. Le livre, au contenu informatif très dense, est écrit d'une plume alerte et le texte est allégé par les photographies et autres documents d'époque. Une fois ces bases jetées, on ne peut que souhaiter voir compléter cet ouvrage. D'une part, bien sûr, par l'étude de la période qui s'étend de 1949 à nos jours: l'immigration chinoise y connaît des modifications quantitatives et qualitatives importantes, puisqu'elle provient surtout de Hong Kong, qu'elle est plus instruite, plus à l'aise économiquement et équilibrée démographiquement, et qu'elle vient pour s'établir à demeure. Cette période voit aussi s'élargir au Québec le pluralisme ethnique et la majorité entreprend de modifier son attitude par rapport à ses minorités.

On souhaiterait également voir cette recherche se compléter par l'étude de la tradition orale des Sino-Québécois. L'auteure mentionne au début qu'elle a recueilli les témoignages de divers aînés de la communauté. Il semble qu'elle les a surtout utilisés au plan factuel, pour combler les lacunes des données d'archives. Il serait fascinant de savoir comment les diverses générations d'immigrants et d'enfants d'immigrants ont vécu leur culture en changement et leurs rapports avec les autres groupes. Même si l'auteure a dû laisser de côté, pour des raisons évidentes, cette "ethnohistoire subjective", son livre constitue une lecture indispensable pour ceux qu'intéresse ce volet caché de l'histoire du Québec : le lent éclatement de la "logique de la dualité" sous la poussée du pluralisme ethnique.